

LA DIALECTOLOGIE ET LES DIMENSIONS DE L'ORALITE

Marie José DALBÉRA STEFANAGGI
Université de Corse

LABURPENA

Hitzaldi honen helburua, ahoko materialaren hainbat ezaugarri azaltzea da, dialektologoak jasotzen dituen lehen datuak eta batzuetan baka rrak baitira. Ahozkoa, objektu polimorfo gisa, kulturaren datu gisa, jarrera gisa, gertakizun gisa, e.a., horiek dira jorra genitzakeen gaiak. Bestalde, ahoko datu horien berezitasunak ez dira ahaztu behar inkesta ereduan, datu bilketan eta proposa daitezkeen tratamenduetan. Kortzegako barrutiko eta Kortzegako Hizkuntz Datu Basea osatzean izan diren esperientzien irudiak erakusten dira.

SUMMARY

The aim of this lecture is to underline a large number of the characteristics of oral material which represents the raw material and often the only material of the dialectologist. Oral language as polymorphic object, as cultural material, as attitude, as occurrence, are the subjects which can be discussed. Bearing in mind, on a secondary plane, the influence of the specific features which this oral data must surely have on the survey methods, on comprehension, on the collection of data and on the treatment which can be proposed for them. Illustrations will be taken from the Corsican context and on the experience had within the framework of the setting up of the Corsican Linguistic Data Base.

Introduction

Sans doute y a-t-il quelque paradoxe à prétendre célébrer un linguiste disparu voici cent ans –alors que l'on n'imaginait pas encore le recueil et la conservation du son– en vantant comme je m'apprête à le faire, de manière inconditionnelle, l'enquête de terrain "extensive" au cours de laquelle on fixe sur bande magnétique de longues heures de conversation.

Pourtant, le paradoxe n'est que superficiel car, si l'on en juge du moins par les travaux qu'il a réalisés dans le domaine corse, L.L. Bonaparte, dans sa démarche, dans ses annotations, dans ses prises de position lors de polémiques qui ne manqueront pas de l'opposer aux notables locaux, montre son souci constant de "critiquer" l'écrit («le son particulier que, faute de signe, on exprime tantôt par *dd* tantôt par *dr*»¹, son commentaire sur la mutation consonantique², etc...) et de ne le considérer, en tout état de cause, que comme une projection, plus ou moins adéquate, de l'oral. De sorte que l'on peut penser que, entre les travaux de collecte réalisés voici plus de cent ans et ceux que nous réalisons aujourd'hui, l'écart est avant tout d'ordre technologique: l'utilisation intensive du magnétophone a induit une méthodologie nouvelle qui a engendré un certain nombre d'avancées, dans le domaine de la dialectologie, dont on peut à présent tenter un bilan.

Je voudrais ici, quitte à redire un certain nombre de choses qui sont aujourd'hui, pour les dialectologues, des évidences, préciser un peu ce que l'on peut attendre d'une enquête orale que j'appellerai extensive et illustrer mon propos par des exemples empruntés au travail que je mène, depuis une quinzaine d'années, sur les parlers corses.

Dire l'importance de l'oral dans les études linguistiques et plus spécifiquement dialectologiques revient forcément, en effet, à énoncer bon nombre de vérités qui semblent aujourd'hui communément admises, voire banales. En exagérant fort peu, on pourrait dire que la linguistique, au sens moderne du terme, a fortiori la dialectologie, est née de la prise de conscience de la distorsion entre l'écrit et l'oral et de la primauté de ce dernier sur le premier. Ainsi, pour nous référer tout simplement à Saussure, rappelons comment il met en garde contre la confusion de la langue avec sa représentation: «langue et écriture sont deux systèmes de signes distincts; l'unique raison d'être du second est de représenter le premier; l'objet linguistique n'est pas défini par la combinaison du mot écrit et du mot parlé; ce dernier constitue à lui seul cet objet. Mais le mot écrit se mêle si intimement au mot parlé dont il est l'image qu'il finit par usurper le rôle principal; on en vient à donner autant et plus d'importance à la représentation du signe vocal qu'à ce signe lui-même. C'est comme

1. BONAPARTE (1877), p. 53.

2. BONAPARTE (1882).

si l'on croyait que, pour connaître quelqu'un, il vaut mieux regarder sa photographie que son visage»³. Et Saussure de citer quelques erreurs célèbres de grands linguistes (Bopp, Grimm...) qui sont tombés dans le piège de la graphie et d'ajouter que «pour disposer dans tous les cas de documents directs, il faudrait que l'on eût fait, de tout temps, ce qui se fait actuellement à Vienne et à Paris: une collection d'échantillons phonographiques de toutes les langues»⁴.

Quant à la dialectologie à proprement parler, son histoire épistémologique est intimement liée à cette prise de conscience de la primauté, pour le chercheur, de l'oral sur l'écrit et à la mise au point de divers systèmes, de plus en plus fins, de représentation ou de conservation de l'oral, destinés à éviter le piège de la confusion. Pour faire vite, on dira simplement que la linguistique, qui est alors (on est à la fin du XIX^{ème} siècle) historique et comparée, repose sur le concept fondamental de loi phonétique, qui est censé régir l'évolution des langues, ne connaissant que les exceptions relatives à l'emprunt et à l'analogie. Or les langues nationales, –écrites– sur lesquelles on travaille alors, se présentent comme des constructions très largement artificielles, et comprennent notamment une multitude d'emprunts, d'origines diverses, ou de règles établies par décret, et par là même irrégulières, etc...: on avance alors l'idée que c'est à partir des dialectes locaux, et de leur forme parlée (indépendamment du fait qu'ils connaissent ou non une écriture) qu'il convient de tenter la démonstration de la régularité des lois phonétiques. S'opposent ainsi, dans une série de dichotomies évidemment corrélées au climat philosophique de cette époque, le dialectal au national, le naturel au conventionnel, le géographique à l'historique, l'oral à l'écrit⁵.

Cela pour rappeler très brièvement, si besoin en était, que l'oral, c'est la source quasi exclusive du dialectologue, particulièrement lorsqu'il s'intéresse à la face signifiante de la langue. Bien sûr, les sources écrites n'en sont pas moins, pour ceux qui ont la chance de travailler sur des domaines où elles existent, également du plus haut intérêt. Seulement, il faut être conscient du fait qu'elles ne valent que par référence à l'oral dont elles sont la projection: l'activité du dialectologue consiste précisément à restituer l'oral à travers l'écrit. Certes le philologue (et j'oppose à dessein, en schématisant un peu, les deux statuts) soumet aussi le texte à une critique impitoyable, mais il me semble juste de dire que le dialectologue de terrain est peut-être rendu plus sensible, par sa pratique quotidienne, au danger de distorsion écrit/oral, et soumet en permanence le texte écrit à sa connaissance aigüe de l'oral.

3. SAUSSURE (1972), p. 45.

4. SAUSSURE (1972), p. 44.

5. Pour un éclairage récent sur oralité et comparatisme à la charnière entre XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, on se reportera notamment à RAVIER (1987).

1. Le statut de l'oral dans la recherche dialectologique aujourd'hui

1.1. L'oral: une matière

On conçoit mal, aujourd'hui, une analyse dialectologique qui ne serait pas fondée sur des données recueillies par enquête orale. C'est sur la base de recueils oraux réalisés lors d'enquêtes de terrain que se constituent, par exemple, les travaux dont peut s'enorgueillir à juste titre la dialectologie aujourd'hui. Je pense par exemple à la collection des «Atlas linguistiques de la France par régions», qui offrent des matériaux d'une extrême richesse et d'une grande diversité, contrebalancée par la cohérence de la démarche. Les faits linguistiques présentés et cartographiés, tout en procédant d'une perception globale de la langue et d'un souci permanent d'insertion de celle-ci dans la culture, mettent de manière plus ou moins exclusive l'accent sur tel ou tel aspect de la réalité linguistique orale appréhendée par le chercheur. Qu'il me suffise de mentionner pour exemple, et sans souci d'exhaustivité, des volumes, anciens ou récents, dans lesquels l'intérêt se porte sur la phonétique, sur la morphologie, sur le lexique, sur la sémantique. Les travaux issus de ces Atlas, qu'ils soient le fait de l'auteur lui-même, ou celui d'autres chercheurs, témoignent de l'étendue de ces centres d'intérêt: ce sont tous les aspects de la langue orale qui sont concernés, mais aussi tous les éléments annexes recueillis au cours de l'enquête orale⁶. La possibilité, aujourd'hui, de disposer de documents sonores de bonne qualité permet de développer l'étude de cette 'matière' orale et donne lieu à un certain nombre d'avancées.

C'est évidemment dans le domaine de l'étude de la face signifiante de la langue que les exigences relatives à la qualité de l'enquête orale sont les plus fortes. Percevoir le détail d'un polymorphisme⁷ dont la prise en compte dans une analyse dialectologique va pouvoir s'avérer du plus haut intérêt (fermeture et diphtongaison descendante en corse par exemple), repérer la nasalisation plus ou moins forte des voyelles, la lénition plus ou moins avancée des consonnes, leur caractère plus ou moins palatalisé, ou cacuminalisé, dans certains contextes, mettre en évidence des phénomènes microprosodiques pertinents pour une compréhension du changement ... (pour ne faire qu'évoquer rapidement, ici, des aspects que j'ai moi-même rencontrés au cours de mes recherches), autant de points que seule une série d'enregistrements de très bonne qualité rend possibles: le dialectologue aura tout loisir d'en faire, par la suite, un grand nombre d'écoutes très attentives, et d'en extraire des documents de phonétique expérimentale fiables. Ce sont ces documents qui lui permettent de fonder, de manière sûre, une analyse phonologique ou morpho-

6. Voir à ce sujet RAVIER (1989).

7. Cf. ici même ALLIÈRES J. "La place de la variation synchronique ponctuelle dans les monographies dialectales et la géolinguistique".

logique en synchronie, d'établir une comparaison typologique pertinente entre les variétés de l'aire qu'il décrit, d'étayer des hypothèses sur le changement diachronique et sur sa projection spatiale, bref, de faire son travail de dialectologue.

Ici même, ces jours-ci, seront évoqués des travaux de pointe dans le domaine de traitement de l'oral, comme les travaux sur les intonations régionales ou l'Atlas parlant; cela témoigne du fait que la 'matière' orale apparaît, plus que jamais, au premier plan des préoccupations des dialectologues.

1.2. L'oral: un donné culturel

Mais je crois qu'il y a plus: l'oral n'est pas seulement, pour nous, dialectologues, la matière sur laquelle s'exerce notre analyse. C'est aussi, très généralement, un donné culturel fondamental, dans les communautés dans lesquelles nous enquêtons:

-soit que celles-ci ne connaissent pas l'écrit, en raison d'un statut strictement vernaculaire de l'idiome (c'est le cas de la Corse, et j'y reviendrai), ou possèdent une graphie moderne qui occulte des aspects fondamentaux de la variation en standardisant, consciemment ou non.

-soit que l'écrit existe mais que tout un pan du discours lui échappe, pour des raisons socio-culturelles: c'est par exemple le cas du français régional en Corse. Dans un domaine comme la Corse, en effet, l'enquête sur les français régionaux ne peut se faire qu'à partir de l'oral: la conscience de la différence linguistique est encore trop importante pour que le régionalisme filtre à l'écrit. De plus, il faut même «détourner» l'enquête pour l'obtenir: la sanction dont il fait l'objet entraîne la nécessité d'une enquête orale quasi clandestine.

-soit encore que la forme privilégiée de littérature de la communauté étudiée soit ce que l'on appelle la 'littérature orale': je me réfère à cet inventaire fait grosso modo⁸ des différents genres qui en font partie: le conte, sous ses formes variées, la chanson, et les divers secteurs qu'elle recouvre, la complainte chantée ou parlée, les formulettes enfantines et jeux verbaux divers, les proverbes et dictons.

Le dialectologue doit forcément tenir compte de ce donné de civilisation, non seulement parce que c'est le passage obligé pour la constitution de son corpus, mais aussi, et peut-être surtout, parce que cela induit une certaine attitude de la communauté à l'égard de son discours, à l'égard d'elle-même, à l'égard du temps. On sait en effet que les sociétés à tradition orale fonctionnent de manière spécifique.

8. BOUVIER, BRÉMONDY, JOUTARD, MATHIEU, PELEN (1980), p. 20.

1.3. L'oral: une attitude, une relation, un événement

Cet objectif d'une quête de l'oral comme une matière corrélée à un certain type ou un certain état d'une société, qui est le programme minimum de départ des enquêteurs, s'avère très vite bien en deçà de ce qu'il est possible d'obtenir, et de ce qui est recueilli, de fait, par tout enquêteur opérant sur le terrain dans ce que j'appellerais très grossièrement de bonnes conditions. C'est beaucoup plus qu'une matière que l'on recueille: c'est une relation que l'on crée, un événement que l'on provoque. Le magnétophone, réceptacle de cet événement, s'avère alors particulièrement précieux.

Au congrès international de dialectologie de Bamberg, en juillet 1990, au cours duquel une séance plénière était consacrée aux grandes orientations de la dialectologie romane, M.R. Simoni, dans le cadre de son exposé, intitulé *Quelques tendances actuelles de la géolinguistique romane*, a présenté, au nombre de celles-ci, les recherches sur la conscience linguistique et les ethnotextes, les qualifiant d'«avancée de la méthodologie de l'enquête», et en attribuant l'émergence à l'usage généralisé du magnétophone dans les enquêtes de terrain: «le magnétophone, qui permet des enregistrements de longue durée, a été le support d'un autre type de recherche visant à élargir l'enquête dialectale, et à mieux situer les parlars recueillis dans leur environnement culturel»⁹.

On peut en effet considérer que la dialectologie a élargi son champ d'investigation, en relation avec ce renouvellement de la méthodologie de l'enquête: les développements de ces dix dernières années et le "cheminement" qui a conduit à ce que l'on appelle aujourd'hui les *ethnotextes*, ce qu'a été la gestation de cette entreprise, les concepts qui ont été développés, la méthodologie qui a été induite, les résultats qui ont déjà été obtenus: tout cela fera l'objet d'une présentation, ici même¹⁰, et je n'en parlerai donc pas.

1.4. L'enquête orale extensive

Je m'en tiendrai pour ma part à évoquer ma propre expérience de l'élargissement du champ de la dialectologie, sur le terrain corse, depuis plus de quinze ans. J'ai été, au départ, tentée de prendre essentiellement, comme tout le monde je pense, la 'réponse' à ma 'question', considérant toute digression comme parasite et peu économique, sur le plan scientifique comme sur le plan matériel. J'ai heureusement assez vite compris mon erreur, guidée justement en cela par les chercheurs qui avaient déjà franchi ce stade, et je me suis résolue à tout enregistrer, y compris les silences, les tissus de conjonction, les hésitations, les corrections, les commentaires... Je dois dire que, bien loin de l'avoir

9. SIMONI-AUREMBOU (1990).

10. PELEN J.N., MARTEL Cl., "La recherche sur les ethnotextes, histoire d'un cheminement".

regretté, j'y ai trouvé par la suite plus de matière enrichissante, pour l'analyse proprement linguistique, que dans la réponse attendue à la question posée.

L'intérêt de ce type d'enregistrement me semble en effet multiple, et cela non pas seulement de manière annexe, périphérique, résiduelle par rapport à l'analyse envisagée, mais bien souvent dans le cadre même de cette analyse: une conversation libre prolongée avec un informateur permet, par exemple, de prendre la mesure du polymorphisme, c'est-à-dire de la variation phonétique intra-punctuelle et d'en tirer un certain nombre d'hypothèses relatives au changement.

Je pense par exemple à un témoignage que j'ai recueilli au sud d'Ajaccio, au cours d'un entretien libre qui surgit comme une digression, pendant une enquête à visée strictement phonétique, au cours de laquelle j'essaie de mettre à jour le traitement, fluctuant dans cette région, de -LL- et -LI- latins. Spontanément –mais je dois à la vérité de dire qu'un climat de parfaite connivence s'était installé entre nous– mon informatrice commence à m'expliquer que sa grand-mère ne parlait pas comme elle-même. «*minnana dicia: pidda quì, pidda quà... si parlaia cusì, innanzu, in Zevacu... ma avà nimu un parla più cusì. Ed eiu dicia à mamma: parchì minnana parla cusì ? E mamma mi dicia: minnana parla à l'antica... Dicia a mudderì... a tuadda... parlaia à l'antica...¹¹*». Et mon informatrice de poursuivre en m'apprenant que cette grand-mère, morte il y a une soixantaine d'années, était née *nd'a stoppia*, sur le chaume, lors d'une transhumance *piaghja/muntagna*; elle me décrit la scène telle qu'elle l'imagine, ayant elle-même participé, dans les premières années de ce siècle, aux dernières transhumances, avant la fixation à la plaine. Elle évoque le transport des plants de légumes, des ruches... Elle revient au problème linguistique qui nous occupait, le mettant en relation avec ce qu'elle vient d'évoquer... Ma présence en face d'elle, à ce moment là, mon écoute, mes interventions, font partie intégrante de cet événement: c'est cette relation enquêteur-enquêté qui a permis l'émergence de cet objet ethnotexte, que J.C. Bouvier a défini comme «un texte oral qui dépasse un aspect trop particulier, trop individuel, pour refléter d'une manière ou d'une autre la culture d'une communauté»¹².

Au delà –ou plutôt en deçà– de la valeur quasi littéraire de certains de ces documents et de leur valeur tout simplement humaine, quel est l'intérêt de cet événement oral pour le chercheur? Si je reviens au document que j'ai évoqué,

11. Mot à mot: Grand-mère disait: prends ceci, prends cela... on parlait ainsi, avant, à Zevacu... mais à présent personne ne parle plus ainsi. Et je disais à ma mère: pourquoi grand-mère parle comme ça? Et maman me disait: grand-mère parle à l'ancienne... Elle disait *a mudderì* [au lieu de *a moglia*] "l'épouse"... *a tuadda* [au lieu de *a tuaglia*] "la nappe"... elle parlait à l'ancienne.

12. BOUVIER et alii (1984), p. 31

je peux, en tant que dialectologue, l'exploiter dans diverses directions, au nombre desquelles:

-l'observation linguistique du message, bien entendu, particulièrement intéressant en l'occurrence en raison de certains archaïsmes phonétiques et morphologiques et de la distorsion entre ce que mon informatrice dit et ce qu'elle prétend dire, précisément au niveau de ces articulations cacuminales.

-l'analyse ethnohistorique: la transhumance, ses conditions, les souvenirs fortement émotionnels que suscite son évocation, l'abandon de cette pratique vécu par le témoin et les commentaires qui y sont associés... Sur ces aspects, du reste, il est clair que l'historien et l'ethnologue seront plus concernés et plus aptes à conduire une étude.

-la linguistique diachronique: je viens en effet d'obtenir une information objective sur l'attestation datée d'un phénomène, à savoir la décacuminalisation sur le versant nord-ouest du massif montagneux du sud de la Corse. Dans un domaine où l'on ne dispose pas de sources écrites pour la datation des changements linguistiques, on imagine le prix que cela peut avoir.

-la réflexion sur la causalité du changement linguistique, point sur lequel l'ethnotexte que je viens de recueillir contient une hypothèse plus ou moins explicite: mon informatrice fait en effet la mise en rapport d'un fait linguistique (abandon des consonnes cacuminales) et d'un fait historique (scission des communautés villageoises) à répercussion géographique (création de communes sur le littoral). Les historiens ont en effet montré comment aux XVIIIème et XIXème siècles le processus alternatif de descente à l'automne (*impiaghjera*) et de montée en juin (*muntagnera*), avec étape-relais au village, a pris fin et comment certaines de ces migrations saisonnières ont engendré des changements définitifs par fixation de groupe de montagnards à la plage et émergence de nouvelles communautés: c'est le cas de la communauté à laquelle appartient mon informatrice.

-l'analyse de la conscience linguistique (*parlà à l'antica*), enfin –mais la liste des centres d'intérêt linguistiques n'est sans doute pas close– et les jugements de valeur plus ou moins implicites relatifs à cette situation linguistique complexe, les commentaires métalinguistiques déjà évoqués...

Il est clair que ces pratiques de transhumance, qui constituent un des données fondamentaux du terrain sur lequel j'enquête, relèvent de l'un des thèmes qui donnent lieu à des événements oraux dans lesquels le dialectologue peut embrasser la totalité des dimensions de son objet: la dimension culturelle, bien sûr, la dimension spatiale et temporelle (dans quelle mesure les parcours de transhumance et leur abandon sont liés, géographiquement et historiquement, aux phénomènes de partition dialectale), la dimension sociale, les phénomènes évoqués étant explicitement corrélés au statut social des sujets.

Parfois –pour ne pas dire souvent– c'est une véritable analyse, et non seulement des faits, que l'informateur fournit à l'enquêteur, en lui livrant notamment son interprétation des faits, la "motivation" qu'il attache aux signes qu'il fournit. Au cours d'une conversation, par exemple, mon informateur me donne, à la question "le levain", la réponse "*u rnuvime*", qu'il assortit du commentaire "*ghjova à rinuvà u pane, ogni settimana*". Il m'ouvre ainsi une piste dont l'exploitation s'est avérée très intéressante, et qui a définitivement rendu caduques les élucubrations étymologiques antérieures (Salvioni, par ex., fait remonter *ruime* à LEVAMEN¹³).

Ou encore la série d'exemples suivants, extraits d'un enregistrement de quelques minutes consécutives, au cours desquelles mon informatrice me fournit nombre d'éléments d'explication d'ordre lexical, morphologique, sémantique, toponymique, diachronique, et montre surtout à quel point il est vrai que la langue est structurante du monde, de l'espace, du temps:

«*-a sapeti cos'ella è, a massedda, è u locu ind'è u Taravu ghjugni in mari...*

-e parchi si chjama cusì, stu locu?

-eh ! en français on dit bien l'embouchure!»

Un élément nouveau est ainsi versé au dossier de l'immense métaphore qui met en relation topographie et (si je peux me permettre, en pareil contexte) oralité; de plus, c'est la vitalité de cette métaphore, en synchronie, qui se trouve par là même attestée.

Poursuivant son bavardage, mon informatrice me signale que de part et d'autre de *a Massedda* se trouvent réparties deux populations: *i talavesi*, les taravais¹⁴, et *i talavinchi*, ceux qui sont issus du Taravu, c'est-à-dire du Haut Taravu, à la suite de la sédentarisation en plaine, au siècle dernier. Elle témoigne ainsi de la vitalité du suffixe *-incu*, et de l'opposition *-ese vs -incu*, qui relaie en l'occurrence l'opposition géographique haute vallée vs embouchure. Elle éclaire également, bien involontairement et de manière éclatante, le toponyme relatif à cette région (une vallée de la partie sud-ouest de la Corse, qui aboutit à la mer) transcrit fautivement *Valinco* sur les cartes, les étymologies fantaisistes se fondant ensuite sur cette transcription fautive: «*Noi dimi u vaddincu*; c'est la rive gauche du Taravu, celle qui est exposée au Nord. L'autre rive, c'est *l'assulia* (la rive exposée au soleil); *certi volti, piova*

13. SALVIONI (1916).

14. Remarquons au passage la correspondance entre corse *-l-* et français *-r-*, dans ce mot comme dans un certain nombre d'autres unités: phénomène caractéristique de cette région, et sans doute à l'origine de la bévue de L.L. BONAPARTE, lorsqu'il considère que *mora* "beaucoup", provient du germanique, alors qu'il ne faut y voir que MOLA "meule", cf. [mul'ur] "beaucoup" en occitan des A-Mmes ou [mər'ur] en royasque à la limite du ligurien.

à *u vaddincu ma micca à l'assulia*¹⁵; *u vaddincu*, c'est comme l'opaque en français».

J'évoquerai encore rapidement, en me référant au même enregistrement, les notations spontanées relatives à la conscience linguistique de mon informatrice: en quelques minutes, elle me trace de véritables isoglosses de la cacuminalisation, ou du vocalisme tonique "archaïque". Elle témoigne de son attachement au statut vernaculaire du corse et de son scepticisme voire de son hostilité aux tentatives de débordement de ce statut (normalisation, enseignement, media...) en affirmant par exemple «moi, le corse, je ne le connais pas, je ne sais pas ce que c'est; ce que je connais, c'est ma langue naturelle, ce qu'on parle chez moi»¹⁶.

On a manifestement là un élargissement, une globalisation des directions d'investigation de la dialectologie, rendue possible par le statut de l'enquête orale et sa méthodologie, ce qui ne signifie pas, notons-le bien, que l'analyse doit amalgamer tous ces aspects mais au contraire qu'elle doit s'affiner de plus en plus dans diverses directions, avant de tenter une synthèse .

2. L'analyse dialectologique épuise-t-elle l'oral?

Je reviens à l'exposé de M.R. Simoni à Bamberg¹⁷. Ayant évoqué les avancées en matière d'enquête orale et d'analyse dialectologique dont il vient d'être question, elle conclut ainsi: «on aura compris que, dans ces conditions, l'entretien enregistré est le document original. On le transcrit aux fins de l'analyse, mais ce type d'enregistrement doit être soigneusement conservé afin qu'on puisse toujours s'y référer».

Je pense que, au delà de toutes les raisons je dirai non-linguistiques que l'on peut avoir de tout mettre en œuvre pour assurer la conservation et la mise à disposition des textes oraux ainsi recueillis, il est un certain nombre de considérations proprement dialectologiques qui sont largement déterminantes dans ce sens.

2.1. Un souci déontologique

L'exigence de contrôle de l'information, qui vaut pour toute science, est aussi ancienne, en dialectologie, que la discipline elle-même. On pourrait faire un véritable catalogue des regrets de linguistes, diversement célèbres, se plaignant de ne pouvoir vérifier telle ou telle information, ou d'en préciser tel

15. La question reste cependant ouverte sur le plan étymologique: *vaddincu* < WALD (le versant est boisé et on trouve des toponymes comme *valdu bughju*, "bois obscur"); l'aboutissement "normal" de *ld* dans cette région semble *-ll-*, qui peut secondairement passer à la cacuminale (cf. le doublet *caldu/caddu*). Ou bien *vaddincu* < VALLE, toponyme transparent de la haute vallée, ce qui s'inscrirait mieux dans ce qui suit relativement à la vitalité du suffixe *-incu*.

16. DALBÉRA-STEFANAGGI (1991).

17. SIMONI-AUREMBOU (1990).

ou tel aspect. Je relèverai par exemple une critique de l'enquête Coquebert de Montbret par Ch. de Tourtoulon et O. Bringuier, dans leur étude sur la limite géographique de la langue d'oïl et de la langue d'oc (1876)¹⁸: «les nuances phonétiques sont difficiles à noter par écriture et ne peuvent guère être comparées que par ceux qui les ont directement perçues. Il est bon que deux personnes au moins soient chargées de ces observations délicates, afin qu'elles puissent se contrôler mutuellement». L'enregistrement oral, dont on ne pouvait alors pas même rêver, lève ce genre de difficulté.

Dans son ouvrage récent *Le croissant: le concept et le mot*, G. Brun Trigaud souligne que «plus d'un siècle d'énoncés sur la limite oc-oïl s'est effectué avec très peu d'enquêtes sur le terrain [...] La majorité de ces auteurs ne travaille donc pas avec des matériaux de première main: aux difficultés matérielles inhérentes aux moyens de transport peu développés jusqu'au milieu du XIX^e siècle s'ajoute une certaine répugnance à aller faire des enquêtes sur place, voire un certain dédain à l'égard des témoins»¹⁹. Cent ou cent cinquante ans plus tard, les enregistrements réalisés par les enquêteurs permettent à tout chercheur s'intéressant ultérieurement au domaine de disposer, lui aussi, de matériaux de première main.

Je rappellerai enfin la querelle qui a opposé, sur le terrain corse, français et italien, à propos de la question des voyelles nasales, et dont le fondement était un défaut d'information et de mise à disposition de l'information. Cette querelle va s'enfler des années durant, drainant des partis pris idéologiques évidents, et aboutissant à l'abandon de la publication de l'*Atlas de la Corse* par Gilliéron et Edmont. M. Roques avait bien tenté de ramener le débat à un niveau scientifique, suggérant que, pour l'existence de ces fameuses voyelles nasales, le mieux était d'aller voir... ou plutôt entendre. Mais personne ne fit le déplacement (ou plutôt Bottiglioni le fit, mais sans doute avec trop d'*a priori*...) et l'on ne disposait pas d'autres moyens de vérification²⁰.

Mais sans doute n'est-il pas nécessaire d'insister beaucoup sur les raisons de cet ordre relatives à la conservation de la matière enregistrée: c'est une chose, aujourd'hui, évidente pour nous tous, tant il est clair que le recours toujours possible à l'objet, par ré-audition du corpus, réduit la marge d'arbitraire, renforce l'objectivité, s'inscrit dans une démarche déontologique de la part du chercheur.

De plus, la mise à disposition du document sonore permet de gommer les divergences, dans la notation, relatives à la formation, à la tradition du chercheur, ou au contraire d'éclairer des différences que des transcriptions forcées

18. POP (1950), p. 23.

19. BRUN TRIGAUD (1990), p. 341.

20. DALBÈRA-STEFANAGGI (1989).

ment typisantes auraient étouffées: la confrontation avec des enregistrements d'autres domaines linguistiques permet la réévaluation constante des parentés linguistiques. Ne jamais oublier que toute transcription est déjà une analyse, une construction de l'objet, qui engage la responsabilité scientifique du linguiste. La possibilité du recours permanent à la matière qui sous-tend cet objet construit rend finalement à la fois plus contrôlable et plus responsable le travail du dialectologue transcrip-teur.

2.2. L'oral: un objet multiforme

Car, et de cela on est peut-être moins conscient, quel que soit le système de transcription adopté –orthographe, transcription phonétique– on ne transcrit jamais un texte, mais seulement une face, un aspect de ce texte: la transcription totale, définitive, n'existe pas, n'est pas possible. Il n'y a que des transcriptions multiples, à des fins variées. Un enregistrement est en effet un objet multidimensionnel, un événement; toute transcription n'en dévoile jamais qu'un aspect, à des fins fixées plus ou moins explicitement par le transcrip-teur. Le retour à l'événement permet une ou plusieurs lectures différentes.

Le principe de pertinence, en effet, tout autant que les contraintes de présentation et de lisibilité font que toute transcription n'est jamais effectuée qu'en fonction d'un objectif. Ainsi, dans *Tradition orale et identité culturelle*²¹, les auteurs déjà cités affirment la nécessité de publier des recueils d'ethnotextes et posent un certain nombre de contraintes relatives à la forme qu'il convient de leur donner: une transcription phonétique généralisée «met un écran un peu trop opaque au contenu», dans la perspective de rendre ces recueils accessibles à un large public: ils sont donc transcrits en graphie, avec tous les problèmes que cela peut poser mais aussi avec toute la distanciation nécessaire par rapport à ces problèmes. Mais les mêmes documents, dans des ouvrages spécialisés, figurent sous forme de transcription phonétique.

C'est aussi une transcription graphique (qui reflète, en gros, la compétence, au niveau phonologique, de l'enquêteur transcrip-teur, généralement issu de la communauté sur laquelle il enquête) que nous avons choisie pour les ethnotextes dans la *Banque de Données Linguistiques Corses*. Ils sont en effet rattachés, par un système de mots-clefs, aux unités lexicales lemmatisées²². Une transcription phonétique de ces textes les aurait rendus parfaitement inutilisables, et aurait été pour le moins inutile dans la perspective lexicale de cette partie de la B.D.L.C.. Il n'en reste pas moins que le recours à l'enregistrement doit rester constamment possible, que l'on souhaite

21. BOUVIER, BREMONDY, JOUTARD, MATHIEU, PELEN (1980).

22. DALBÉRA STEFANAGGI (1989a).

conduire une analyse sur la phonétique, les phénomènes de contact entre les unités accentuelles, l'intonation ... bref tout ce qu'un corpus de ce type permet d'envisager.

Il ne faudrait pas par ailleurs tomber dans l'attitude simpliste qui consisterait à opposer simplement transcription graphique et transcription phonétique: ce dernier terme en effet est loin d'être univoque, et il y a finalement autant de transcriptions phonétiques possibles que d'attitudes d'écoute et d'appréciation, de centres d'intérêt permanents ou passagers... Qu'il suffise d'évoquer le dosage différent qui peut être fait, au cours d'une transcription, entre perspective phonétique, qui porte à noter les variantes les plus ténues, et perspective phonologique, qui porte à typiser en rendant plus attentif à la fonctionnalité des unités phonématiques... Il n'y a pas de bonne transcription, il n'y a que des transcriptions d'une face de l'objet sonore. Cet objet n'est donc pas épuisé par la description –ou la transcription– qu'en a donnée le dialectologue: sa conservation est donc nécessaire, comme objet de recherche ultérieure.

Si l'on reconnaît qu'une transcription n'est jamais donnée qu'en fonction d'un objectif, il faut admettre l'idée que celui-ci peut évoluer, et parfois plus vite qu'on ne l'aurait pensé. Je peux ainsi témoigner de ma propre expérience, sur le domaine corse. J'ai fait, dans les années 70, toute une série d'enregistrements selon les méthodes que j'ai déjà évoquées. J'en ai tiré une série d'analyses phonologiques typisantes qui ont débouché sur une partition phonologique typologique de l'espace dialectal corse. Dix ou quinze ans après, sur les mêmes documents, j'ai eu une écoute tout à fait différente, non pas contradictoire mais complémentaire. J'avais en effet entre temps été sensibilisée à d'autres aspects de la réalité linguistique: la perspective plus strictement dialectologique (c'est-à-dire le continuum spatio-temporel), et sociolinguistique par prise de conscience de l'existence d'un énorme polymorphisme. Cette nouvelle écoute (je l'ai qualifiée d'*archéologie de la parole*) est venue éclairer la précédente, et la composition des deux m'a permis d'aboutir à une mise en perspective de la langue que je crois assez éclairante. Je pense que tout dialectologue a fait cette expérience et a tremblé à l'idée qu'il n'aurait plus pu se référer qu'à ses transcriptions et non à ses enregistrements.

2.3. Un objet diachronique

Enfin, un corpus oral devient très vite un objet diachronique, et les faits qu'il contient deviennent des éléments d'histoire de la langue. A l'échelle d'une génération de témoins (ou d'une carrière de dialectologue) il est possible d'assister à des évolutions –les plus frappantes sont sans doute celles qui relèvent de la phonétique– qui, au delà de l'intérêt qu'elles présentent en elles-mêmes, peuvent en outre éclairer le linguiste sur le changement linguistique comme processus général. Il est ainsi permis d'assister, en temps réel, à

la phonologisation d'une variante, à la diffusion d'un trait prosodique comme la perte des voyelles finales ou au contraire la généralisation d'une finale à valeur morphologique, l'évolution du point d'articulation du [r]... sans parler de l'intonation, toutes choses qu'il m'a été personnellement possible de constater.

Je voudrais terminer en revenant sur l'enregistrement auquel je me suis plusieurs fois référée ici. Une partie de cette enquête a été menée avec trois informateurs: l'informatrice principale, 55 ans, son frère, 58 ans, et leur mère, 85 ans au moment de l'enquête, qui conversent librement. Je pense en effet que ce genre de démarche est propre à susciter une plus grande spontanéité, à créer des conditions plus authentiques de communication. Au cours de l'entretien l'un des deux "enfants" prononce un mot: *u vitiddinu*, "sac en peau de veau", contesté par sa sœur, qui affirme que l'on dit *u vitiddini*, avec un *i* final. Ils en discutent très vivement, chacun articulant de plus en plus vivement "sa" voyelle finale. Jusqu'au moment où l'un des deux fait appel à l'autorité souveraine en matière de langue, leur mère: «*dilla tu, o mà!*». Et la mère: «*u vitiddin!*» avec une voyelle finale totalement inaudible, sinon complètement absente. Chacun des deux est alors satisfait et rétorque à l'autre: «*Ah! tu vois!*». Au delà du caractère anecdotique, c'est la place d'un fait comme celui-ci dans l'explication diachronique qui me semble intéressante. On se trouve en effet dans une région où l'on peut faire l'hypothèse d'une nasalisation vocalique ancienne et de l'amuïssement, corrélé à ce phénomène, des finales atones après consonnes nasales. Ce phénomène n'est généralement plus observable, du moins dans des conditions stables, mais on en a des traces. Les deux générations ici en présence témoignent de deux états successifs et de l'hésitation qui s'ensuit: les finales consonantiques n'étant plus admises en corse, il faut adjoindre une voyelle finale. Celle-ci peut être un *i*, voyelle paragogique par excellence, dans ces parlers, ou un *u*, comme y engage le caractère vélaire qu'a acquis la consonne nasale dans ces conditions. La saisie ponctuelle de cette discussion métalinguistique entre mes informateurs donne un élément du plus haut intérêt pour ce qui pose l'un des problèmes les plus délicats à résoudre: la régression et les phénomènes de fausse restitution qu'elle entraîne.

3. En conclusion

Je crois qu'il convient, aujourd'hui, de prendre conscience non plus tellement peut-être de la primauté, dans une perspective de recherche dialectologique, de l'oral sur l'écrit: c'est chose faite, depuis longtemps, mais de la nécessité de conserver et de rendre disponible l'oral, malgré tous les problèmes et toutes les difficultés qui ne peuvent manquer de surgir, et sur lesquels on aura sans doute l'occasion de revenir ici.

Ce qui a fait, durant des siècles, la suprématie de l'écrit, c'est sa pérennité. A cette pérennité est obligatoirement liée une contradiction: la langue évolue, vite; l'écrit, par nature, par pesanteur, par vocation, ne suit pour ainsi dire pas. La constitution et la conservation d'un corpus oral peuvent permettre de battre en quelque sorte l'écrit sur son propre terrain, la traversée du temps, en permettant aux «paroles ailées» d'être, elles aussi, constamment réactualisables.

Ouvrages cités

- BAUER, R., GOEBL, H., 1991, "Presentazione di ALD I, Atlante linguistico del ladino dolomitico e dialetti limitrofi, parte prima", *Per Padre Frumenzio Ghetta*, Trento, pp. 73-99.
- BONAPARTE, L. L., 1877, "Remarques sur les dialectes de la Corse et sur l'origine basque de plusieurs noms locaux de cette île", *Les Annales de la Corse*, n° 4, avril 1877, pp. 51-55.
- 1882, "Initial mutations in the living Celtic, Basque, Sardinian and Italian dialects", *Philological Society*.
- BOUVIER, J. C. et alii., 1984, *La recherche sur les ethnotextes. Réflexions pour un programme*, Paris, CNRS, pp. 27-34.
- BOUVIER, J. C., BRÉMONDY, H.P., JOUTARD, Ph., MATHIEU, G., PELEN, J.N., 1980, *Tradition orale et identité culturelle. Problèmes et méthodes*, CNRS.
- BRUN TRIGAUD, G., 1990, *Le croissant: le concept et le mot. Contribution à l'histoire de la dialectologie française du XIXème siècle*, Lyon, Univ. J. Moulin.
- CONTINI, M., 1986, "Etudes des intonations régionales du français", *L'ethnotexte du GRECO* 9, n° 7.
- DALBÉRA STEFANAGGI, M. J., 1989, "La nasalisation en Corse", *Revue de Linguistique Romane*, n° 209-210, pp.145-158.
- 1989a, "Le Nouvel Atlas Linguistique de la Corse et la Banque de données Linguistiques Corses", *Etudes Corses*, n° 32, pp. 137-151.
- 1991, "Les Corses et leurs langues: science et conscience", *Les Français et leurs langues*, colloque tenu à Montpellier les 5, 6 et 7 septembre 1988. Publications de l'Université de Provence, Aix.
- POP, S., 1950, *La dialectologie*, Louvain.
- RAVIER, X., 1987, *J.F. Bladé et le comparatisme. Réception et identification du conte depuis le Moyen-Age*, Toulouse, pp. 133-143.
- 1989, "Des choses aux mots, des mots au discours: pour une utilisation maximale des données des Atlas linguistiques et ethnographiques", *La Bretagne linguistique*, n° 5, pp. 79-97.
- ROQUES, M., 1918-19, "Compte rendu de F.D. Falcucci", *Vocabolario...*, Romania XLV, pp. 599-560.
- SALVIONI, C., 1916, "Note di dialettologia corsa", *Reale Istituto Lombardo di scienze e lettere*, n° 49.
- SIMONI AUREMBOU, M. R., 1990, *Quelques tendances de la géolinguistique romane*, Conférence plénière au Congrès Int. de Dialectologie de Bamberg.
- SAUSSURE, F. de, 1972, *Cours de Linguistique générale*, Edition critique T. de Mauro, Paris, Payot.